

Suivre la méthode entre crochets, qui ne doit pas être recopiée dans le devoir rédigé.

[Introduction 1 : **Première partie descriptive de l'Introduction**] : j'identifie l'extrait par ses références bibliographiques et par son micro-résumé]

[*Identification bibliographique de l'extrait*] Le texte que nous allons commenter est un extrait de la pièce *Le Voyage de M. Perrichon* que le dramaturge Eugène Labiche a publiée en 1860.

[*Résumé des informations clés du texte : personnages, situation, actions principales*] Dans ce passage de la scène 10 de l'Acte II de la pièce, le personnage éponyme, un riche bourgeois, est en vacances avec sa femme et sa fille à Chamonix, dans les Alpes. Il croit être le sauveur d'un jeune homme, Daniel, apparemment tombé dans une crevasse lors d'une excursion commune sur la mer de glace, et M. Perrichon en profite pour faire un récit de l'accident entièrement à sa propre gloire. La scène prend place dans une auberge au pied du Mont Blanc où l'on vient de ramener le « blessé ». Le public de M. Perrichon est constitué de sa femme, Madame Perrichon, de sa fille Henriette, très inquiètes, des deux jeunes hommes qui rivalisent pour obtenir la main d'Henriette, Daniel et Armand, rusés et complices, et d'un guide et d'un aubergiste, qui ne prennent pas la parole.

Fin de la partie descriptive de l'Introduction

[Introduction 2 : **Seconde partie technique de l'Introduction**] – j'annonce à l'avance le projet d'interprétation et les arguments-clés de la démonstration].

[*Problématique – Projet d'interprétation*] Nous allons nous demander comment l'auteur met en scène un personnage hyperboliquement vaniteux et ridicule.

[*Annonce du plan comme parcours démonstratif en deux étapes pour répondre à la problématique, et la confirmer*] Pour répondre à cette problématique, nous allons, dans un premier temps, constater que M. Perrichon déclame un récit épique de combat contre la montagne qui est entièrement destiné à le glorifier. Dans un second temps, nous montrerons que les autres personnages, comme dans un chant choral servent à souligner la vanité et le ridicule de Perrichon.

Fin de la Seconde partie technique de l'Introduction

[**Développement**]

[Votre **développement** reprend les deux idées de commentaire, l'une après l'autre, en répétant l'idée dans la première phrase de la partie, et en prouvant chaque idée par des

paragraphes argumentatifs dans lesquels vous

- **1. annoncez** dans la 1^{ère} phrase **l'argument** que vous allez développer dans le paragraphe ;
- **2. renvoyez** à un **passage/des passages** du texte qui fournissent **les preuves** de cet argument.
 - **a. vous situez** le passage et
 - **b. résumez la situation** dans le passage ;
 - **c. vous citez** et **expliquez des mots clés** du passage, puis **commentez/interprétez** ce passage, en montrant en quoi **il prouve** l'idée démontrée dans la partie et le paragraphe, puis
 - **d. vous concluez votre démonstration** en récapitulant l'étude du passage par le rappel de l'argument prouvé et le retour au fil de votre démonstration]

[**Développement 1** - Vous commencez votre partie en rappelant l'idée principale que vous voulez démontrer dans cette partie, et que vous avez annoncée à la fin de votre introduction] Dans cette première partie de notre commentaire, nous allons constater que, dans cette scène du *Voyage de M. Perrichon*, M. Perrichon déclame un récit épique de combat contre la montagne qui est entièrement destiné à le glorifier, mais tombe tellement dans l'exagération qu'il ridiculise son auteur et que l'éloge tourne au blâme. Nous verrons que ce récit, qui prend place des lignes 5 à 29, repose sur une exagération du danger du décor et de l'accident [sous-partie 1] et sur un grandissement hyperbolique de la figure du héros et des émotions provoquées par la scène [sous-partie 2]. Cette outrance débouche sur une image ridicule de l'orateur [sous-partie 3] [Vous venez d'annoncer trois paragraphes argumentatifs].

[**Développement 1.1. - Premiers paragraphes argumentatifs (sous-partie 1)** : je démontre en m'appuyant sur le texte que Perrichon exagère le danger du décor et de l'accident]

Le nom même de « mer de Glace » (10) prend un sens menaçant, du fait de l'insistance de Perrichon sur les « crevasses de glace » (15), qui sont des trous profonds qui descendent à l'intérieur du glacier et dont l'ouverture est cachée. Ce danger souterrain est repris à la l. 18 par l'expression « abîmes sans fond », « précipice », à la l. 23 et « néant » à la l. 24. On voit l'agrandissement croissant que Perrichon fait subir au trou dans lequel Daniel a trébuché : le mot technique et précis de « crevasse » laisse place au terme plus vague et moralement connoté d' « abîme ». Un « abîme » est un endroit souterrain où l'on s' « abîme », se détruit, et il prend souvent en littérature un sens métaphorique, un puit sans fond dont on ne revient pas. On trouve la même connotation avec « précipice », un trou très profond dans lequel on chute, on se précipite,

[Développement 1.1. - Premiers paragraphes argumentatifs (sous-partie 1), suite...]

avec l'idée de chute et de vitesse. Ce sol plein de trahison remet en question l'idée même de « sentier » (15). On avance sur un sentier, alors que là, on s'enfoncé. La dimension proprement épique, c'est-à-dire la transformation du monde en énormes forces obscures et hostiles est claire avec le choix du verbe « serpenter » pour décrire le sentier. Une créature monstrueuse, assoiffée de sang humain, est le serpent, serpent de la Genèse (récit de la création du monde dans la Bible) représente les forces du mal. L'animalisation du paysage est présente encore au travers de la montagne qui « regarde » (10) l'homme, cet intrus. Certes le mont Blanc est « tranquille », mais parce que sa puissance est tellement supérieure qu'elle n'a rien à craindre. La Genèse raconte une « chute », une chute morale, où apparaît le diable, le serpent, et le texte parle bien de chute, la « disparition » de Daniel dans un abîme, et Perrichon utilise le mot « diable » comme un juron (l. 14).

Vous analysez de même l'accident : « éboulement », « disparition », pluriel de « ces abîmes », le monde est divisé entre les forces du « néant » (du rien, du mal), qui se trouvent dessous, et les forces du bien, le « soleil » (25), qui se trouve dessus. La mention de ces grandes oppositions est typique du genre épique, le genre des grands récits de combat.

[Développement 1.2. - (sous-partie 2) : je démontre en m'appuyant sur le texte que Perrichon grandit hyperboliquement la figure du héros, lui-même, et les émotions de peur provoquées par la scène]

Vous analysez de même la figure hyperbolique du héros : ce petit homme qui « marche » seul devant (« le premier ») et qui est marqué par le destin (« pensif », l. 14). Homme d'action (« tout à coup », « je me retourne », « je m'élanche », « je tends », « je tire », « je l'arrache », « je le ramène ». Le récit superpose le « père de famille » (21) qu'est Perrichon avec le soleil, « notre père à tous » (25), procédé qui donne évidemment à Perrichon une dimension cosmique.

Vous analysez de même le vocabulaire exagéré des émotions, soulignant sans cesse le pathétique de la situation pour les auditeurs : « événement affreux » (5), « c'est horrible » (9), « la vue fait frissonner » (19).

[Développement 1.3. - (sous-partie 3) : je démontre en m'appuyant sur le texte que l'accumulation de ces procédés de grossissement, d'exagération a pour effet de rendre le récit peu crédible et l'orateur-héros ridicule]

Perrichon se donne le premier rôle : il coupe la parole à Daniel (« ne parlez pas »-9) car Daniel ramènerait l'incident et le récit à leurs justes proportions. On voit que Perrichon fait de gros efforts pour allonger dans le temps une action très courte et banale, il a tendu son bâton au jeune homme pour l'aider à se relever. D'où évocation du décor, de la marche (« cinq minutes » seulement, pourtant), la distinction du son de l'accident (« j'entends »-17) puis la vue (rien ! Daniel a « disparu »-18), puis le déchaînement physique du héros, l'accumulation de verbes, et l'étirement du sauvetage, avec la déclinaison comique du verbe « tirer » : je tire, il tire, nous tirons (24) et l'interruption du complément circonstanciel de temps « après une lutte insensée », d'autant plus comique qu'on dirait que Perrichon se bat contre celui qu'il veut sauver. L'effet de décalage ironique entre une action très petite et un récit très grand (grandiloquent) est redoublé par des références littéraires orgueilleuses : la célèbre tirade de Thémistocle, au dénouement de la tragédie *Phèdre* de Racine, au cours de laquelle ce vieil homme rapporte la mort horrible du jeune Hippolyte traîné par ses chevaux furieux après sa chute et qui est déchiqueté au sol. Ce célèbre récit rapetisse le récit de Perrichon. De même l'incroyable vanité de Perrichon, qui désigne son propre éloge d'autoglorification comme une « belle page » (29). Petit Perrichon ne fait pas le poids avec son petit bâton et ses grands mots.

[Développement 2 - Vous commencez votre partie en rappelant l'idée principale que vous voulez démontrer dans cette partie]

Dans cette seconde partie de notre développement, nous allons démontrer que le décalage ironique qui existe déjà entre les faits accomplis par Perrichon et le discours hyperbolique par lequel il les grandit, ce décalage est encore accentué par le contrepoint musical qui vient des interventions des autres personnages. Ces interventions peuvent être classées en deux types : les exclamations trop admiratives des deux femmes, chœur tragique parodique ponctuant les exagérations de Perrichon (**sous-partie 1**), et les encouragements rusés de Daniel, qui pousse Perrichon à se gonfler encore davantage, comme la grenouille de la fable de La Fontaine, jusqu'à ce qu'elle explose (**sous-partie 2**). Le résultat de ces deux redoublements du discours de Perrichon est l'inversion psychologique de la reconnaissance à la fin du texte : Perrichon est tellement content de lui qu'il commet une faute de goût énorme, dans l'absence de modestie et l'absence de tact : c'est lui qui se remercie lui-même à la place de Daniel, et qui évoque de façon crue et déplacée le cadavre déchiqueté que serait devenu Daniel sans lui (« une masse informe et repoussante »-43).

[Développement 2.1 - Vous développez la 1^{ère} sous-partie : les cris tragiques des femmes (tragicomiques), qui exagèrent encore plus le faux suspense.]

[Développement 2.2. - (sous-partie 2), suite...]

[Développement 2.2] -Vous développez la 2^e sous-partie : les flatteries rusées de Daniel qui poussent encore plus Perrichon dans la vanité ridicule.

[Développement 2.3] -Vous développez la 3^e sous-partie : le renversement du rapport de reconnaissance. Perrichon est tellement heureux d'être un héros que c'est lui qui est reconnaissant et ému à la place de Daniel, tout en déployant un horrible manque de sensibilité quand il décrit le cadavre de Daniel et son sort tragique.

[Conclusion]

En **conclusion** de notre commentaire composé, nous pouvons confirmer notre hypothèse d'interprétation initiale. Pour répondre à la question de savoir comment l'auteur met en scène un personnage grandiloquent et ridicule, nous avons montré que Labiche exagère le discours d'éloge de Perrichon tout en rapetissant les faits, qu'il amplifie l'exagération comique du danger par les cris des deux femmes admiratives et angoissées et ridiculise la vanité de Perrichon par les flatteries hyperboliques de Daniel. Perrichon bascule enfin dans le non sens en rapportant tout à lui, y compris le sentiment de devoir quelque chose. On retrouve dans ce traitement presque musical (contrepoint) l'origine musical du vaudeville.